

L'ACTION UNIVERSITAIRE

OCTOBRE 1946

REX DESMARCHAIS :

□ AUTRES TEMPS, AUTRES ÉCRIVAINS □

ANDRÉ THIERRY :

□ NOS INTERVIEWS : UN DIPLÔMÉ AU THÉÂTRE □

PAUL M. CRU :

□ LE CHIEN DU TAMBOUR-MAJOR (*conte*) □

□ ROGER DUHAMEL : LE COURRIER DES LETTRES □

□ JEAN-PIERRE HOULE : REVUES ET JOURNAUX □

∞

**HOMMAGE AUX MEMBRES DE L'A.G.D.U.M.
À L'OCCASION DE LEUR ASSEMBLÉE ANNUELLE**

∞

À MONTRÉAL — 2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL

HOMMAGES ET
FÉLICITATIONS

THE POOLE BOOKSTORE

2055, AVENUE MCGILL COLLEGE
MONTREAL

*Hommages aux diplômés de l'Université
de Montréal*

ERNEST CORMIER

Architecte et ingénieur de
l'Université de Montréal

2039, RUE MANSFIELD
MONTREAL

**SECRETARIAT DE LA PROVINCE
CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE**

L'encouragement à la musique compte au nombre des fonctions principales du Secrétariat de la Province de Québec.

Aux bourses d'études à l'étranger et aux subventions versées à certaines sociétés musicales, il a ajouté la création d'un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, où tous les avantages possibles sont offerts aux Canadiens désireux de se perfectionner.

Pour renseignements, s'adresser au Directeur du Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, 1700, rue Saint-Denis, Montréal.

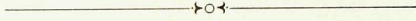
Omer Côté, c. r.,
Secrétaire de la Province.

SOMMAIRE



En deux mots et plus	2
Autres temps, autres écrivains <i>Rex Desmarchais</i>	3
Nos interviews : Un diplômé au théâtre <i>André Thierry</i>	10
Le chien du tambour-major (conte) <i>Paul M. Cru</i>	13
Le Courrier des Lettres <i>Roger Duhamel</i>	23
Revue et journaux <i>Jean-Pierre Houle</i>	31
Echos et Nouvelles	34
Memo	36

En deux mots et plus . . .



— Avec le retour des vacances, la rentrée universitaire, l'activité au secrétariat de l'Association est intense.

— Pour nous, l'automne marque le début d'un nouvel exercice : préparation de l'Assemblée générale annuelle, envoi des demandes de cotisations, tenue des élections, programme des fêtes, etc.

— Dans notre dernier numéro, nous laissions entendre que le Conseil général et l'Exécutif travaillaient ferme à donner à l'A.G.D.-U.M. un nouvel élan. Vous connaîtrez bientôt en détail, les intentions de vos représentants.

— Et d'abord l'Assemblée générale. Nous désirons en faire la journée des diplômés, de tous les diplômés. Réunion dans l'après-midi pour prendre connaissance des rapports et du résultat du scrutin. Que diriez-vous d'un banquet qui réunirait le soir les différentes promotions ? Et pendant l'année, pourquoi ne pas tenir des réunions de promotions ?

— Une série de trois concerts exclusifs à des prix à la portée de tous.

— Voulez-vous rendre service à votre Association ? Dès la réception de votre demande de cotisation, retournez-nous votre chèque avec votre bulletin de vote s'il y a élection dans votre faculté.

AUTRES TEMPS, AUTRES ÉCRIVAINS

Rex Desmarchais

Il est certes bon de vouloir vivre avec son temps, de ne pas boudier son époque et de ne pas chercher un vain et décevant refuge parmi les fantômes du passé. Sur les plus illustres grands hommes des vieux temps et sur les hommes de l'avenir que notre généreuse imagination nous fait peut-être concevoir comme admirables, nos contemporains ont l'inestimable avantage d'être **vivants**. Il est vrai qu'ils ont aussi parfois l'inconvénient de nous embêter prodigieusement ! Mais l'être humain est ainsi fait qu'il préfère être ennuyé par les vivants qu'intéressé par les trépassés. L'actuel, par le simple fait qu'il est actuel, donne souvent à des hommes médiocres et à des ouvrages de petite valeur, un éclat illusoire, un prix exagéré. La plupart du temps nous n'avons ni le loisir ni la culture ni le sérieux d'esprit qui nous permettraient de découvrir, grâce à nos patientes et personnelles recherches, la vraie beauté et les valeurs authentiques. Nous nous laissons aisément séduire par les excès de la publicité et le clinquant de la mode. En littérature, par exemple, nous risquons, pour vouloir trop "être à la page", d'ignorer toujours les plus belles pages. Nous

croions naïvement que, dans tous les domaines de la vie de l'esprit, nos contemporains découvrent le monde. Or, la plupart du temps, ils ne font qu'accommoder au goût du jour de vieilles vérités. Le goût du jour est-il le meilleur ? Trouve-t-il les formules les plus heureuses, le style le plus parfait ? Il est permis d'en douter et, en bien des cas, le doute n'est même pas permis : la forme actuelle s'avère nettement inférieure à la forme ancienne.

Cette infériorité du présent sur le passé, dans les domaines de l'art, s'explique normalement. En effet, les artistes et les écrivains du passé travaillaient en des conditions plus favorables à la production de l'ouvrage achevé que les artistes et les écrivains de notre temps. D'abord, ils travaillaient dans un monde qui, plus que le nôtre, attachait du prix aux valeurs spirituelles et pouvait finement les goûter. L'homme qui oeuvrait dans l'art et dans la littérature avait d'abord en vue sa propre satisfaction, puis l'approbation judicieuse d'une élite de connaisseurs, de personnes de jugement et de goût. Par conséquent, il savait que les moindres faiblesses de son ouvrage

seraient distinguées par des regards avertis et clairvoyants; il savait aussi que ses réussites et les nuances les plus subtiles de ses intentions seraient saisies, appréciées, jugées. Il mettait donc le temps et le labeur qu'il fallait à mûrir son ouvrage, à le composer, à le polir. Il ne s'efforçait pas à une production intense et régulière, propre à apporter à un petit nombre d'élus la fortune et une renommée planétaire que l'on peut confondre avec la gloire. La concurrence féroce d'aujourd'hui n'existait guère parce que les travaux de la pensée, de la littérature et de l'art n'étaient pas considérés comme matière de commerce. Au lieu de constituer une industrie, ces travaux demeuraient un luxe et un agrément destinés à orner et à enrichir la vie. Les distances existaient alors et les moyens d'exploiter le talent, d'établir et de propager une réputation n'étaient ni nombreux ni de portée excessive: le monde américain à peine naissant n'avait ni découvert ni colonisé l'Europe ni imposé à la civilisation son génie commercial; l'homme, qui n'était pas encore un citoyen jouissant de franchises politiques, avait du moins la liberté d'être lui-même, de vivre à sa guise, de suivre un rythme extérieur accordé à son organisme et harmonisé à l'exercice de toutes ses facultés. Si le pouvoir politique pesait plus directement et plus franchement sur lui que sur nous, du moins l'esclavage insidieux, déterminé par l'organisation sociale, par la propagande d'Etat et par la publicité mercantile, n'existait pas en des siècles qu'on se plaît à qualifier de durs pour l'homme. Durs, ils l'étaient,

certes! Mais d'une dureté moins avilissante que celle que nous subissons. Il s'agissait d'une rigueur matérielle surtout, d'un manque de confort, d'une absence de facilités physiques. Ce serait un jeu de démontrer que notre prétendue liberté de citoyens, notre confort et nos facilités physiques n'ont pas accru le bonheur de l'homme, n'ont pas augmenté sa bonne humeur et sa joie de vivre. Par contre, n'ont-ils pas amoindri la dignité humaine, comprimé la liberté vraie qu'ils prétendaient élargir à la limite? Celui qui réfléchit sur le monde actuel et sur l'histoire des sociétés anciennes (telles qu'il nous est permis de les concevoir) se pose actuellement une telle question.

La littérature, la pensée et l'art sont devenus objets de commerce, équilibre entre une production et une consommation qu'on s'applique, par tous les moyens imaginables, à accroître à l'infini. Dans ce nouvel état de choses, l'écrivain, le philosophe et l'artiste deviennent de simples producteurs d'une denrée demandée, et dont la publicité s'ingénie à multiplier la demande bien au-delà des besoins réels du consommateur. Le journal quotidien, les hebdomadaires et les périodiques innombrables, la radio, le cinéma (sans compter le théâtre qui veut faire concurrence au cinéma), les éditeurs, les libraires et les organisateurs de conférences n'ont qu'un seul filon à exploiter pour satisfaire les publics qui s'étagent à tous les paliers de la hiérarchie sociale et assurent la marche de leurs affaires. Si les journaux et les revues paraissent, si les livres s'impriment, si les salles de théâtre et de cinéma ont

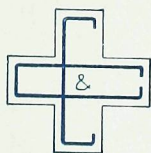
une activité intense, si les postes de radio font, chaque jour, d'aussi nombreuses émissions littéraires, c'est que les écrivains produisent, ne cessent de produire. On pourrait faire observer ici que les journaux, qui consomment quotidiennement une telle quantité de texte, sont rédigés par des journalistes. Mais, dans notre monde actuel, comment établir une discrimination précise et juste entre l'écrivain et le journaliste ? Où commence celui-ci où finit celui-là ? Plusieurs de mes amis sont des journalistes d'esprit distingué, de plume alerte et colorée, de sens critique aigu. Il est clair qu'il ne tiendrait qu'à eux de recueillir leurs articles ou leurs contes en volumes et de se classer au rang de bons écrivains. D'autre part, de bons écrivains que je connais apportent aux journaux une collaboration régulière, et dont ils sont justement fiers. À mon avis, il est arbitraire de vouloir, dans l'état actuel des choses, marquer une distinction assez nette entre les meilleurs journalistes et les bons écrivains : les deux métiers (qui comportent chacun leur forme d'art) se compénètrent et tendent à se confondre ; les journalistes de carrière qui publient les livres ne sont peut-être pas moins nombreux que les écrivains de profession qui participent à la vie des journaux. Il serait difficile qu'il en soit autrement, car entre le journal, la revue et le livre existent de fortes ressemblances. L'article que j'écris avec plaisir et que je destine à un quotidien ou à un hebdomadaire pourra toujours, à un moment donné, figurer dans un recueil, devenir partie intégrante d'un livre. Pourquoi refuserais-je d'écrire cet article ? Par l'intermédiaire du

journal, ne touchera-t-il pas immédiatement le public, n'exercera-t-il pas une influence ? Cet article, signé, me fera connaître, favorisera plus tard la diffusion du livre que je publierai. Puis, on me rémunère pour cette collaboration. Je sais bien que l'artiste, en principe, ne doit pas travailler pour de l'argent. Et cela lui serait facile . . . s'il n'était pas un homme, s'il n'appartenait pas à une société organisée, s'il n'avait aucune obligation, aucune charge, aucun besoin, aucun désir. En fait, il est rare que l'écrivain, quel que soit son amour de l'art, soit une pure entité, un surhomme délivré des contingences de son temps et de son milieu : il modifie son époque en la subissant et en étant altéré par elle. D'ailleurs, si l'écrivain répond aux sollicitations du journal, de la radio, du cinéma, du théâtre, s'il fait divers travaux sur commande, il n'obéit pas toujours au seul désir du gain. Il lui arrive souvent d'espérer tirer un bel ouvrage et même un chef-d'oeuvre du travail commandé et accepté. On pourrait citer un grand nombre d'écrits (essais, critiques, fictions de toute sorte) qui furent proposés aux écrivains par un mécène, un éditeur, un directeur de journal, de théâtre, de cinéma, de radio. À tous les appels qui assaillent l'écrivain, ajoutons les demandes de conférences, de causeries et de discours, l'attrait des prix littéraires de plus en plus nombreux. Le danger, pour celui qui écrit, d'un public insatiable et toujours plus étendu, c'est de sacrifier la qualité à la quantité, la lenteur nécessaire à la hâte, la liberté à la discipline d'une production régulière qui doit être livrée à tel jour, à telle heure.

L'écrivain peut tirer un excellent parti d'un travail commandé si celui-ci correspond à ses aptitudes et à ses goûts, si on lui laisse le temps de mûrir et de parfaire son ouvrage. Le risque commence pour l'écrivain au moment où il s'engage dans une production intense et régulière et qui, en quelque sorte, devient pour lui une obligation plus ou moins stricte; en pareil cas, l'artiste littéraire se transforme en producteur de marchandise littéraire. Il n'a plus la liberté et les loisirs qui permettent d'apporter à un sujet choisi l'attention nécessaire, les corrections et les retouches successives qui acheminent lentement un ouvrage vers sa forme la plus pure et la plus parfaite. Celui qui doit faire vite et livrer sa copie à jour fixe perd fatalement le souci d'art et de perfection, le goût de l'ouvrage médité, fait et repris, longuement poli, amoureuxment ciselé. La possibilité de ce souci et de ce goût chez l'écrivain appartenait à un temps où n'existaient ni le journal ni la radio ni le cinéma ni le théâtre ni l'édition ni la conférence organisés sur une base commerciale. En ces temps disparus, l'écrivain pouvait caresser des ambitions d'art. Il ne pouvait guère imaginer que ses écrits lui rapporteraient une notoriété internationale et la fortune. Il oeuvrait pour son plaisir et en vue de l'estime d'une élite restreinte. Il mettait le temps et le labeur qu'il fallait à un ouvrage. Il ne se sentait pressé ni par des engagements rigoureux ni par une concurrence implacable ni par des espoirs excessifs de gain et de renommée. L'écrivain était vraiment alors l'auteur du **livre**.

Et le public, moins fébrile que celui d'aujourd'hui, savait attendre la parution du livre. Celui-ci paru, c'était un petit événement dont on savait jouir; on disposait du calme, du loisir et du savoir qu'il faut pour le lire attentivement, pour en discuter les idées, pour en goûter les plus subtiles finesses et critiquer les plus infimes faiblesses de forme. Il n'était pas inutile alors que l'écrivain, non seulement surveillât sa pensée, mais mît tous ses soins à son expression. Il n'ignorait pas qu'on ne serait pas moins sévère pour la forme que pour le fond qu'elle incarnait. En un temps où les pions ne régentaient pas le monde, on n'avait pas encore inventé une imbécile et scolaire division entre le fond et la forme, la pensée et le style, la vie et le mouvement. Il n'a pas fallu moins que l'ignorance et la misère d'esprit contemporaines pour croire à l'existence des idées neuves et imaginer qu'une belle pensée pouvait exister sans une belle forme: la plus belle âme imaginable, pour nous être perceptible, doit revêtir un corps. Une idée, aussi radieuse qu'on voudra, souffre cruellement et grimace dans une forme indigne. Dès qu'une idée veut naître dans l'esprit, se manifester sur des lèvres ou sur une page, elle doit trouver un vocabulaire, une syntaxe, un mouvement propre, un style: on la comprendra, on la goûtera, on la jugera donc sur la forme plus ou moins heureuse, sur l'agencement des mots, sur la grâce syntaxique qui la révèlent, qui la distinguent, qui lui confèrent sa seule valeur visible, intelligible, appréciable.

Les questions de forme, de style, d'expression ont en littérature beau-



Avec les hommages de

ASGRAIN & HARBONNEAU
Limitée

MONTREAL

UNIVERS PHARMACEUTIQUE ET MEDICAL

SLATER NE DÉÇOIT JAMAIS :

IL VOUS PROCURE TOUT

LE BIEN - CHAUSSANT

POSSIBLE



Sans l'ardoise
nulle chaussure
n'est Slater



SLATER

LANROL MOTORS LIMITED

Représentant pour

VOITURES CHRYSLER, PLYMOUTH
ET CAMIONS FARGO

1646 ouest, rue STE-CATHERINE
Fl. 6383 — MONTRÉAL



PARTOUT VOS "VOISINS"
La C-I-L possède 27 usines dans 18 localités du Canada, de façon à assurer un service rapide à tous ses clients, partout où ils se trouvent. La C-I-L a établi ses usines à proximité des matières premières et dans les centres de distribution des produits ouvrés, offrant ainsi aux ouvriers de tout le Canada une variété d'emplois rémunérateurs.

LA CHIMIE AU SERVICE DES CANADIENS



IP-46-1AFR

coup plus d'importance qu'on ne le soupçonne communément. Sur ce point, la vieille habitude automatique de séparer le fond de la forme et de ne vouloir attacher un vrai prix qu'à la pensée, qu'à l'idée peut fausser plus ou moins la perspective de notre jugement. Il se produit un curieux automatisme du travail dans le cerveau de l'écrivain ou du journaliste qui doit écrire beaucoup et vite, livrer sa copie à peine terminée. La pratique régulière du travail littéraire lui fournit, **sans qu'il y pense**, toute une série de commodes clichés : mots clichés mais aussi, clichés d'idées, de pensées, d'opinions, de jugements. Ces clichés sont d'une grande utilité pour l'écrivain ou le journaliste qui se sent pressé de finir son texte : il puise dans le trésor des lieux communs. Savoir puiser dans ce trésor, c'est peut-être ce qu'on nomme, en littérature, "la facilité". L'écrivain, soucieux de son art et qui le respecte, refuse cette facilité-là : il sait qu'elle ne peut servir qu'à la production rapide de la copie, d'une copie quelconque. Toutefois,, en raison des conditions que la vie contemporaine fait à l'écrivain et que j'ai signalées plus haut, il est rare que ce dernier ait le courage et le désintéressement nécessaires pour apporter au travail littéraire tous les soins qu'il requiert : l'écrivain se fie à la richesse de sa culture, au feu de son talent, à son expérience et à sa pratique de l'art d'écrire. L'homme n'est-il pas toujours porté à surfaire ses dons, ses connaissances, ses moyens ? Et il y sera d'autant plus enclin que cette surestimation concordera avec ses intérêts matériels : si j'ai de la culture, du métier, de la facilité, ce sera un jeu

pour moi d'écrire. N'ai-je pas la versatilité qu'il faut pour traiter n'importe quel genre ? Je courrai donc ma chance dans le roman et le théâtre. Si la poésie est à la mode, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas poète ! Le public est-il particulièrement friand d'histoire, de biographie, de récits de voyages ? Qu'à cela ne tienne ! J'ai dans le réservoir de mon stylo une foule d'événements et de personnages du passé, une multitude de récits extraordinaires en des contrées mystérieuses. Et si le lecteur désire des vies de saints, de subtiles variations sur le péché, de hautes envolées mystiques, je me convertirai et je produirai des livres édifiants qu'un rien de piment sensuel rendra des plus troublants. Ne puis-je pas raffiner comme un autre sur l'amour de Dieu entrelacé à l'amour humain, sur les misères et les séductions du péché ? Au besoin, je me ferai vulgarisateur des théories scientifiques en vogue, j'accepterai d'écrire des sketches radiophoniques, des scénarios de cinéma ; si le goût des ouvrages étrangers se répand, je deviendrai traducteur et même, je ne craindrai pas d'employer ma plume à la publicité commerciale. Aucun directeur de revue ou de journal ne fera appel en vain à ma collaboration ; pour répandre la bonne semence, toujours, je répondrai avec empressement littérature : édition, revues et journaux, aux invitations des organisateurs de conférences. Je finirai bientôt par brouiller ma conscience et par croire (plus ou moins) que c'est un strict devoir pour moi de ne refuser aucune sollicitation. Et, peut-être, si l'on ne me sollicite pas suffisamment à mon

gré, finirai-je par me convaincre qu'il est de mon devoir de solliciter, d'offrir ma marchandise . . .

La page que je viens d'écrire est-elle poussée à la caricature ? Ce n'est pas certain. L'ambiance qui l'enveloppe incite l'écrivain contemporain (de tous les pays du monde et chez nous) à la production intensive, rapide, exactement organisée. Dès qu'il accepte d'entrer dans le domaine des "affaires", il doit subir les lois qui régissent les affaires : les marchés du produit littéraire, semblables en cela à tous les autres marchés, ne savent pas attendre; pour satisfaire une consommation régulière, ils imposent à leurs fournisseurs une production régulière. Et dans ce domaine, comme dans tout autre, les consommateurs ne regardent pas trop à la qualité des produits pourvu que la quantité soit suffisante. Les intermédiaires en savent quelque chose et en tirent parti : ils ferment les yeux sur une absence de qualité que leur public n'apercevra guère.

La commercialisation de la littérature, me dira-t-on, est au profit de l'écrivain : il vit mieux, il connaît une aisance qu'il ignorait autrefois, sa condition matérielle est grandement améliorée. Sans doute ! Il est probable qu'un Mauriac, un Duhamel, un Romans, un Montherlant, un Green tirent des revenus substantiels de leurs écrits universellement répandus, traduits en plusieurs langues. Et leur travail contribue à faire vivre nombre d'organismes sociaux qui gravitent dans l'orbe de la conférences, théâtre, radio, cinéma, imprimeries, publicité, etc. J'imagine qu'il en va de même dans les autres

grands pays d'Europe et aux Etats-Unis. Au Canada français, la condition matérielle de l'écrivain a connu une amélioration notable depuis quelques années: certains de nos écrivains trouvent moyen d'exister à peu près exclusivement de leur plume. Toutefois, le retour des publications françaises risque fort d'altérer l'amélioration de notre sort ! Si encore, nous n'avions qu'à faire face au retour des livres, des revues et des journaux de France. Mais la guerre a fait songer à de nombreux Français que le Québec était peut-être le Paradis perdu et qu'il ne tenait qu'à eux de le retrouver, de s'y établir. Et la plupart de ceux qui nous honorent de leur établissement parmi nous ont décidé d'écrire en attendant autre chose de mieux. Ces nouveaux venus rétrécissent notre marché littéraire québécois qui n'était pas déjà si large. On peut croire que nous, écrivains canadiens-français, nous serons contraints de redevenir ce que nous étions forcément naguère : des artistes parfaitement désintéressés, des purs. Les Français nous auront toujours été utiles . . .

Je rejoins ici mon propos du début. Il ne conviendrait pas trop de reprocher aux écrivains contemporains (français ou autres) de subir l'ambiance de leur temps, de suivre plus ou moins le rythme trépidant de leur époque. On échappe bien difficilement à une ambiance générale et à un rythme collectif. Comment les fétus de paille peuvent-ils efficacement réagir contre le courant du fleuve qui les charrie ? Ce que je puis affirmer, c'est que plusieurs écrivains font de généreux efforts pour sauver quelque chose de

leurs loisirs créateurs, de leur indépendance d'artiste, de leur liberté d'esprit. Mais l'obligation même de faire de tels efforts ne nuit-elle pas au travail littéraire ? L'énergie dépensée à la résistance est perdue pour la création de l'oeuvre. Pour réussir un ouvrage digne de durer, il n'est pas recommandable d'être constamment sur le qui-vive. L'écrivain français d'aujourd'hui, par exemple, est pris dans un engrenage qu'ignorait à peu près l'écrivain français . . . mettons des XVIe, XVIIe et XVIIIe. A ces époques, l'écrivain pouvait travailler à son oeuvre dans le loisir. Il lui était permis de rêver, de réfléchir, de se perdre et de se retrouver dans ses réflexions. Il avait le temps de méditer l'ouvrage qu'il voulait écrire, de le construire, reconstruire et retoucher autant de fois qu'il le jugeait à propos. C'est en le reprenant plusieurs fois et sans hâte qu'on découvre graduellement les lacunes de son ouvrage, qu'on en distingue les possibles épurations et enrichissements. En cherchant à remplacer un mot, il arrive qu'une idée heureuse nous vienne; c'est parfois en essayant d'améliorer une tournure de phrase, que de fécondes associations d'idées surgissent dans notre esprit. Le mot appelle l'idée, suscite les développements et les combinaisons d'idées; de même les expressions, les tournures de phrases: l'homme pense, puis écrit **avec des mots**. Ceux qui font fi de la forme oublient trop cette vérité élémentaire. S'il n'existe pas beaucoup d'idées

nouvelles, il peut exister des idées renouvelées, rajeunies par leur forme. Et il est possible de trouver une composition inédite, un agencement original de ces idées entre elles. Pour atteindre à un tel résultat, il ne faut pas s'abandonner à sa "facilité", puiser hâtivement dans la réserve des clichés et des lieux communs. Disons: il ne faut chez les écrivains contemporains, d'écrire vite et de livrer divers genres de copie à des acheteurs impatientes.

Je ne recommanderai assurément pas de tenir en mépris les écrivains d'aujourd'hui! Ils vivent les mêmes moments que nous de l'aventure humaine et, par conséquent, les problèmes dont ils cherchent la solution sont les nôtres. Ils emploient un langage qui nous plaît parce que nous y reconnaissons, un peu retouché, le nôtre. Entre eux et nous: accord de la sensibilité, du langage, des préoccupations, des problèmes, des modes de vie: ils nous dispensent la nourriture propre à apaiser notre faim quotidienne. Mais, à certaines heures, les aliments quotidiens nous paraissent médiocres, insipides. Nous rêvons d'un festin, non seulement substantiel, mais composé de mets à la saveur exquise et délicatement apprêtés. Montaigne, Villon, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Descartes, La Bruyère ont préparé à notre intention un merveilleux festin. Il ne tient qu'à nous, lorsque nous sommes las de la nourriture quotidienne, de nous asseoir à leur table.

UN DIPLÔMÉ AU THÉÂTRE

André Thierry

Il y a dix ans un titre pareil aurait fait crier au scandale et il n'est pas certain que même aujourd'hui, il ne choque pas un peu. Il est toujours demeuré quelque chose de l'anathème prononcé contre les gens de théâtre, il y a trois siècles, pour ne rappeler qu'un exemple illustre. Qu'un jeune homme, bachelier sorti de nos maisons, ayant fréquenté l'université, cède à l'appel impérieux d'une vocation dramatique, voilà qui est inimaginable, incroyable, grotesque.

— "Un rêveur, un fou qui a gaspillé l'argent de ses études ! Une vocation dramatique ! Mais voyons, cher ami, soyons sérieux, ça n'existe pas".

— Mais si, ça existe. Et c'est tant mieux ! J'en connais trois ou quatre que j'aimerais vous présenter. Ce sont de jeunes gens très bien, absolument normaux. Un détail cependant : ne vous inquiétez pas de cette lueur qui traverse parfois leur regard ; ce n'est pas un signe de folie, mais d'une certaine joie. La joie honnête, immense de celui qui a fait son choix entre des préjugés et une vocation. Il faudrait nous mettre dans la tête que tout change, même au pays de Québec et malgré le beau morceau d'éloquence du curé de Maria Chapdelaine.

Voici donc mon premier bachelier - diplômé - comédien qui, entre deux répétitions, a bien voulu répondre à quelques-unes de mes questions. Il est de taille moyenne, plutôt grand,

bien découplé et donne l'impression d'une force toujours en disponibilité. Le nez est expressif, les yeux sont railleurs, les mains nerveuses rattrapant les mots que la bouche laisse passer à un rythme trop rapide. Non, il n'a pas les cheveux longs, ni bouclés derrière les oreilles et il est vêtu comme vous et moi.

— De quelle faculté avez-vous suivi les cours ?

— De la faculté de droit où j'ai été reçu en 1944. Admis au Barreau la même année et inscrit au Tableau de l'Ordre.

— Exercez-vous actuellement votre profession ?

— Oui et non, ou si vous préférez, en dilettante, en amateur.

— Je vous comprends très bien. Ce n'est certainement pas la façon la plus lucrative de profiter de la veuve et des orphelins, mais c'est la façon la plus agréable. Vous avez aimé vos études de droit ?

— Oui, beaucoup. La beauté géométrique de notre droit a quelque chose de fascinant. Je ne songeais pas d'ailleurs, au temps de ma licence, à faire une carrière au théâtre.

— Votre vocation est donc récente ?

— Entendons-nous. Le théâtre a toujours eu pour moi beaucoup d'attrait et dès le collège avec l'aide de mes camarades j'ai massacré quelques pièces du répertoire . . . J'avais peut-être la vocation dès ce moment, mais je

l'ignorais. Plus tard, j'ai joué avec Les Compagnons première manière si je puis dire ainsi. Les Mystères, le théâtre de Ghéon. Ce fut une excellente école.

— Vous étiez alors à l'Université ?

— J'y entrais. Mon goût pour le théâtre devint plus vif. À cette époque, ce fut pour moi un hobby, un moyen de culture et . . . de subsistance. En échange de mes services, les Compagnons m'offrirent le gîte. Le bricolage et la radio me fournirent le reste. J'ai travaillé avec Sita Riddez lors de la représentation d'Œthalie puis avec Jacques Auger qui donnait les classiques à Radio-Canada. J'ai appris mon métier dans les classiques qui demeurent irremplaçables pour la formation du comédien. Actuellement, je travaille seul ou plus exactement avec les camarades avec qui j'ai le plaisir de jouer.

— Croyez-vous que la radio nuit au théâtre et qu'elle est une bonne école pour le comédien ?

— Dans son état présent, la radio, nuit au théâtre. Il existe peut-être une formule d'un véritable théâtre radio-phonique mais elle reste à trouver. Quant à être une bonne école pour le comédien, non !

— N'avez-vous pas travaillé avec Ludmilla Pitoef ? Que pensez-vous du théâtre de Claudel ?

— Oui, j'ai travaillé avec Pitoef et je lui dois beaucoup. L'interprétation du rôle de Turelure dans l'Otage a peut-être plus fait pour la maîtrise de mon métier que tout mon travail antérieur. Le théâtre de Claudel exige énormément de l'acteur. On a dit que ce théâtre n'était pas fait pour être joué. Je ne suis pas de cet avis mais à trois conditions : un metteur en scène de génie ; un interprète qui consente à travailler et à maîtriser son rôle ; un public

préparé à recevoir d'un coup une telle dose d'humanisme.

— Vos conditions sont assez dures !

— Peut-être, mais elles peuvent se rencontrer. Je suis optimiste par tempérament.

— Appartenez-vous à un groupe, à une compagnie ?

— Oui, j'ai rejoint l'Équipe fondée par Pierre Dagenais et qu'il dirigera en qualité de metteur en scène durant la prochaine saison. Je viens de nommer Dagenais et voilà souscrite ma première condition de tantôt.

— On peut connaître le programme de l'Équipe ?

— En octobre : Le Grand Poucet, de Claude André Puget. C'est une fantaisie, un prolongement du conte célèbre. Tout le contraire du théâtre à thèse. Cette pièce a été créée, je crois, pendant la guerre par Gaston Baty ou sous sa direction. En décembre : Le Héros et le Soldat de Bernard Shaw. Cette pièce appartient au répertoire du Old Vic Theater. Nous voulons rendre une sorte d'hommage au dramaturge anglais. En février, une pièce de Molière qui est encore le maître universel du théâtre : "L'École des Femmes". En mars : Le voyage de Thésée de Georges Neveux, une nouveauté créée au théâtre des Mathurins par le groupe Le Rideau de Paris. Voilà pour la saison régulière qui débutera au Gésu le 24 octobre prochain.

— Une dernière question : comment voyez-vous l'avenir du théâtre et croyez-vous possible un théâtre canadien ?

— Mon optimisme ne va pas jusqu'à la prophétie. Si les conditions actuelles dans lesquelles nous travaillons se prolongent, il vaut peut-être mieux ne pas parler d'avenir. Enfin disons le mot : il faut en arriver au théâtre subventionné. L'ambition de l'Équipe est de fournir un travail d'une qualité telle

qu'il attirera peut-être l'attention des autorités publiques sur l'importance du théâtre pour un peuple qui se prétend le gardien d'une grande civilisation.

Un théâtre canadien ? Pourquoi pas ?
N'avons-nous pas depuis quelques an-

nées des romanciers, des poètes qui nous inspirent une légitime fierté.

— Et voilà ce que me confiait JEAN-PIERRE MASSON, bachelier, avocat et comédien, à qui je souhaite une heureuse carrière fort bien commencée d'ailleurs.

La présente livraison de l'Action Universitaire est un hommage aux membres de l'A.G.D.U.M. à l'occasion de l'Assemblée générale annuelle et à tous les diplômés.

Nous remercions tous les annonceurs qui se sont associés à cet hommage.

La livraison de novembre de L'Action Universitaire comprendra des articles sur des sujets scientifiques et les chroniques habituelles.

LE CHIEN DU TAMBOUR-MAJOR

CONTE

Paul M. Cru

*Instructeur de Français au Hunter College, N.Y.
Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Lyon.*

Deux fois par an, les Lyonnais se donnaient vacances pour assister aux magnifiques revues militaires du printemps et du 14 juillet. Les tisserands en soirées de la Croix-Rousse et des Brotteaux, les ouvriers d'usine de Vaise et de la Guillotière, les midinettes et les sténographes, les étudiants aux bérets de velours, les bateliers du Rhône et les lavandières de la Saône, tous les petits boutiquiers, les employés de banques et des grands magasins formaient la foule compacte le long de la rue de la République et sur les côtés de l'immense place Bellecour pour voir défiler les troupes avec leurs musiques entraînantes que scandaient les reprises des clairons et des tambours.

Avant huit heures du matin la place de la parade était noire de monde. La foule se serrait sur les trottoirs, le long des maisons et sous les marronniers feuillus, laissant vide tout le terrain central où devaient passer, en longues lignes, les régiments de toutes les armes.

En face de la haute statue équestre de Louis XIV, des tribunes pavoisées de drapeaux, se garnissaient de monde. En toilettes claires, les femmes des fonctionnaires et des officiers, les actrices et les mondaines, occupaient les chaises et les fauteuils privilégiés à droite et à gauche de l'espace réservé où devait se tenir le général-gouverneur de la place de Lyon entouré de son brillant état-major.

Quand tout le monde avait pris place et avant que le soleil ne devint trop chaud, le général en grande tenue avec son bicorne à plumes, ses culottes blanches serrées dans de longues bottes, apparaissait à l'un des bouts de la place suivi de son éblouissante escorte aux uniformes galonnés d'or et flamboyants des plus riches couleurs. Salué par le bruit du canon et les applaudissements du peuple, il venait avec sa suite d'officiers au petit trot de leurs chevaux se placer devant les tribunes, où les mouchoirs, les ombrelles, les éventails s'agitaient, impatients déjà de marquer un plus grand enthousiasme encore lorsque les soldats défileraient.

Alors dans la lumière matinale, intensifiant les couleurs des costumes militaires, les reflets métalliques des armes et des harnachements, la parade commençait. C'était un immense tableau de foules mouvantes, un spectacle merveilleux, d'une grandeur qui serrait la gorge, d'une splendeur qui exaltait l'imagination avec des rêves de gloire.

Rien n'était comparable en beauté à ces masses d'hommes marchant au pas. Les pointes mouvantes de leurs baïonnettes, dont les reflets d'acier étincelaient au soleil, ondoyaient en longues lignes parfaitement droites et parallèles. Levant la tête, bombant la poitrine sous le lourd sac de campagne et frappant le sol avec une précision de machine, ces soldats d'infan-

terie avançaient d'un mouvement régulier. On voyait bouger avec un ensemble parfait tous les pans flottants de leurs capotes bleues, les rangées de leurs guêtres blanches serrant les pantalons rouges aux chevilles et les plissements des coudes au balancement des mains rythmé par la marche.

Après ces soldats d'infanterie de ligne venaient les régiments de zouaves au costume algérien, veste brodée de passementeries jaunes, molle chéchia tombant sur la nuque, larges pantalons flottants comme des jupes de couleur garance. Leur passage soulevait des acclamations retentissantes dans la foule.

Ensuite venaient les chasseurs alpins aux uniformes bleu sombre, les jambes serrées dans des molletières et le grand béret campé sur l'oreille, auréolant leurs beaux profils de jeunes montagnards souples et trapus.

Aussi fièrement, défilaient les écoles militaires, aux plumets tricolores qui frissonnaient au vent, les troupes du génie avec leur pelle et leur pioche sur le dos, les soldats du train des équipages avec leurs mulets aux harnachements de beau cuir brillant et leurs fourgons à vivres, couverts de bâches grises.

Venaient après, les régiments de cavalerie, encore plus impressionnants et plus variés que les troupes à pied.

C'était d'abord la lourde artillerie qui paradait dans un bruit assourdissant avec ses canons et ses chariots.

Les hussards aux uniformes bleu clair bondissaient sur leur selle en maîtrisant leurs petits chevaux trop vifs qui dansaient et secouaient la tête dans l'énervement que leur causait la musique affolante des trompettes aux sons aigus.

Les dragons aux casques de cuivre d'où s'envolaient de longues crinières rouges, passaient au galop, leurs petits fusils en bandouillère, leurs lances inclinées en avant, balancées d'un mouvement cadencé qui faisait trembler leurs fanions comme mille fleurettes agitées par la brise.

Les magnifiques gendarmes à cheval, habillés d'une redingote noire chamarrée de brandebourgs d'argent, de fourragères et d'épaulettes vertes, avec un pantalon blanc collant qui s'enfonçait dans de grandes bottes montantes et coiffés du chapeau de style Empire, à la Napoléon, tous médaillés, étant vétérans d'anciennes campagnes, faisaient éclater mille hurras dans la foule.

Enfin pour terminer la revue, les cuirassiers géants, montés sur de superbes chevaux, s'alignaient sur la plus grande largeur de la place faisant face aux tribunes et au général entouré de son état-major. Des milliers de casques, de cuirasses, de sabres nus éblouissaient les yeux. Cette masse d'hommes et de chevaux se rangeait, se serrait et finalement s'immobilisait jusqu'à une fixité de statue. La foule se taisait et pour quelques minutes un silence absolu se faisait comme dans l'attente de quelque chose de terrible qui allait arriver.

Tout d'un coup une fanfare éclatait, un appel terrifiant de trompettes aux cris vibrants. Alors les longues lignes de cuirassiers s'ébranlaient d'un même mouvement, les casques baissés, les sabres levés, et toute la masse énorme se ruait en avant. Au milieu d'un bruit assourdissant, les milliers de chevaux partaient à fond de train vers les tribunes, soulevant des nuages de poussière, faisant trembler le sol, épouvantant les plus braves dans la foule, puis

subitement s'arrêtaient net et reprenaient leur immobilité à quelques mètres des spectateurs tout tremblant d'émotion et hurlant d'enthousiasme.

Pourtant, plus que ces magnifiques cavaliers et mieux que les plus belles troupes à pied, un régiment d'infanterie coloniale, au simple costume bleu sans ornements, recevait une ovation toujours vive et spontanée du public. Cet engouement était causé par une grande admiration pour l'allure particulièrement martiale de ce régiment et pour sa musique extrêmement entraînante.

Toute cette allure et cet entrain venait du chef de la "clique", le sergent Trafouillard, un colosse élégant et fier, un vrai boucanier au visage brûlé, balafre, orné d'une magnifique barbe rousse qui, ondulant sur sa poitrine caressait les rubans et les médailles de ses nombreuses campagnes coloniales. De son geste rythmé, du mouvement de sa canne et de son pas cadencé, il entraînait d'une manière incomparable ses clairons et ses tambours, et à leur suite tous ses "enfants", les petits marsouins de son 15^e régiment d'infanterie de marine.

A vingt pas en avant de ses longues lignes de musiciens, ce magnifique géant marchait la tête haute, le regard hautain, et la barbe mouvante. Il tenait dans la main droite une énorme canne à boule d'or, curieusement ornée de sculptures étranges, garnie d'insrustations de nacre et embellie de cordons de soie à glands écarlates. C'était un sceptre royal qu'un chef de l'Afrique équatoriale lui avait donné comme témoignage de son amitié et de son admiration pour la France et l'armée française. Et avec cette canne magique, qu'il levait ou baissait en un rythme parfait, qu'il faisait tourner ou

lançait en l'air, le beau sergent-major conduisait tout son régiment magnétisé.

La foule en apercevant de loin le 15^e colonial, criait avec enthousiasme :

— "Voilà le régiment de Trafouillard ! "

Et toutes les têtes se tournaient à la fois vers la canne à boule d'or qui là-bas au bout de la place commençait à tourner et à étinceler comme une fusée aux couleurs d'arc-en-ciel. On voyait alors les rangs égaux des Képis bleus qui s'ébranlaient et les baïonnettes qui tremblaient dans la lumière. Tout cela avançait avec un balancement régulier, les clairons marquant les refrains et se remplaçant à chaque reprise en imitant les moulinets de la canne de nacre à boule d'or, et lançant comme elle dans le soleil des éclairs éblouissants, tandis que les tambours ronflaient en battant des rythmes magnifiques.

Trafouillard seul en avant des lignes guidait en marquant la mesure de ces chants de soldats et de marins qui donnent la nostalgie des pays lointains. Mais à quelques pas devant lui, ouvrant la marche à tout le régiment, trottaient fièrement un grand beau chien tout noir, au poil ras et luisant, aux longues jambes agiles et au museau mince et pointu. Portant un ruban rouge autour du cou et une cocarde tricolore qui dansait sur son poitrail, il contribuait beaucoup à soulever dans la foule les applaudissements mêlés de toutes sortes d'appels sympathiques aux épithètes amusantes.

Ce chien d'assez belle taille n'était pas un pacifique caniche fraîchement tondu. Tout le monde connaissait son nom et son histoire. On racontait que c'était un africain sauvage, un féroce "cannibale" apporté du Dahomey par

Trafouillard de sa dernière campagne. Chasseur de boeufs et de chevaux dans le désert et la jungle il s'était très facilement apprivoisé et laissé dresser militairement. Il savait faire le beau, saluer de la patte et marcher comme mascotte en tête de son régiment.

En temps ordinaire sa principale fonction était de pourchasser les autres chiens vagabonds qui venaient rôder dans les cours de la caserne. Quelqu'un n'avait qu'à crier : "Béhanzin ! attrape-moi ce Prussien !" et le chien de Trafouillard, toujours en sentinelle aux abords des cuisines, partait sur le maraudeur, le lardait de coups de dents, l'étrillait à rebrousse-poil, le roulait dans la poussière et lui déchirait si bien la croupe et les oreilles que le malheureux s'enfuyait en hurlant par le plus court chemin vers la sortie.

Dans les cris et les applaudissements du public il y avait autant de bravos pour Béhanzin que pour Trafouillard, son dieu à barbe rousse, autant que pour le colonel, autant que pour le porte-drapeau entouré de son escorte, et pour tout le 15^{me} colonial avec son incomparable "clique". Ce chien était même le point central de toute la revue, "le clou" de la merveilleuse parade et à sa dignité on aurait vraiment cru qu'il avait conscience de son rôle important dans ce culte et ce cérémonial de l'armée.

L'enthousiasme de la foule montait au délire lorsque Trafouillard arrivé en face du général gouverneur, après avoir fait faire un moulinet étourdissant à sa canne de tambour-major la lançait très haut, la rattrapait avec adresse et recommençait d'autres moulinets avant de la relancer encore plusieurs fois en l'air. Tout en faisant ces tours d'acrobatie il se retournait vers

ses musiciens, marchait à reculons, pirouettaient, alongeait les bras, donnait des coups de talons vigoureux pour mieux marquer la mesure, relançait sa canne, lui faisait faire des figures ornementales dans l'air comme un patineur sur la glace, bondissait pour la rattrapper et recommençait ce moulinet endiablé où la canne tournant à toute volée comme une roue enchantée, comme une rosace fulgurante jetait des éclats d'or et de diamant.

Béhanzin trottait devant, d'un pas souple et régulier, sans tourner la tête et sans s'émouvoir des gymnastiques de son maître. Parfois, sans perdre sa gravité il bougeait un peu les oreilles pour y recevoir les acclamations flatteuses, et remuait sensiblement la queue en entendant les appels répétés de son nom.

Il ne se doutait pas, le pauvre chien de la brousse africaine, qu'il allait bientôt être la cause d'un cataclysme et qu'à cause de lui, de lui seul, toute cette splendeur des défilés militaires devant des foules en délire, allait se terminer pour jamais.

Une année, il arriva à Lyon un nouveau gouverneur militaire. C'était un général plein d'idées de réformes, de conceptions modernes, si sérieux, si sévère, que très injustement on le disait de mauvais caractère. Il avait pu faire accepter d'importants changements dans l'armée pour l'armement, l'instruction et les manoeuvres. Il avait tenté, mais sans y réussir encore, de transformer l'habillement et avait imaginé de vêtir les troupes avec un costume couleur de terre, sans galons dorés ni boutons étincelants. Le ministère de la guerre lui avait juste permis d'essayer une fois, pendant les grandes manoeuvres, ces costumes sur une ou deux compagnies. Il disait que

dans les guerres de l'avenir on n'aurait plus besoin de cavalerie ni surtout de ces trop visibles cuirassiers au torse couvert d'une plaque de métal et la tête coiffée d'un casque de cuivre. Et il avait fait des démarches pour commencer à transformer les cavaliers en fantassins. Les Lyonnais qui étaient très fiers de leurs deux régiments de cuirassiers, sans parler des autres régiments de cavalerie aux casernes de la Part-Dieu, étaient profondément offensés de ces idées révolutionnaires qu'on trouvait alors absurdes. Personne n'aimait ce nouveau gouverneur, tellement ennemi des cérémonies qu'il aurait volontiers supprimé, s'il avait pu, les deux revues militaires annuelles, tant aimées du bon peuple.

C'était pourtant un chef aussi intelligent que brave, ce général Des Essarts et sa famille avait une histoire glorieuse. Il se rendait compte que la guerre exigeait des changements constants et que ce n'était que par la nouveauté d'une arme, par la surprise d'une manœuvre qu'on pouvait vaincre. Mais il était trop en avant de son temps par ses idées, et à cause de cela incompris et impopulaire.

À la prochaine parade du 14 juillet, forcé de présider à cette fête patriotique, le général Des Essarts ne put donc que se soumettre à la tradition, mais diminua son escorte et se contenta de porter son uniforme de campagne, veste à une seule rangée de boutons, traditionnel képi orné de feuilles de chêne d'or et pantalon rouge. Cela fit scandale. Le public pour marquer sa vive désapprobation le reçut froidement, sans applaudissements, lorsqu'il vint se placer en avant des tribunes en face du Louis XIV de bronze, qui avec son geste de conquérant semblait lui donner une leçon d'étiquette et de maintien, digne d'un chef d'armée.

Pour harquer le général, la foule affecta un enthousiasme grandissant à mesure que les troupes défilaient. On criait, on riait, on acclamait, avec une exagération voulue pour exaspérer le gouverneur, immobile sur son cheval, renfrogné et visiblement de très mauvaise humeur. Les zouaves furent salués par des tonnerres d'applaudissements et les simples "pioupious" d'infanterie reçurent une ovation comme ils n'en avaient jamais connue.

— "Voilà les coloniaux de Trafouillard", crièrent les gens qui penchés contre les barrières voyaient venir de loin les régiments. Le général, sourcils froncés, regarda fixement au bout de la place la canne à boule d'or qui commençait à tourner comme une roue lumineuse. Puis quand il vit le chef de musique commencer ses grands gestes et ses pirouettes, il se dressa sur ses étriers et demanda sèchement à un officier de son escorte qui était ce pitre qui dansait et marchait à reculons devant les tambours. Quand on lui répondit que c'était un sergent rengagé, un héros des dernières expéditions africaines, il se contenta de marmotter quelque chose entre ses dents en haussant les épaules. Mais presque aussitôt il bondit sur sa selle et questionna de nouveau :

— "Qu'est-ce que ce chien ?"

— "C'est la mascotte, le porte-bonheur du régiment", lui répondit-on.

Le général se mordait les lèvres et agitait nerveusement ses doigts.

— "Ce chien . . . murmura-t-il, ce sale cabot . . . dans une revue . . . mais nous ne sommes pas au cirque ! Est-ce qu'on a permis cela jusqu'ici ?

"Mon général, répondit son interlocuteur, jusqu'ici les mascottes ont été tolérées, surtout pour les régiments qui ont fait campagne aux colonies."

Les longues lignes de clairons et de tambours approchaient. La foule hurlait, et en trépidant de joie, jouissait de penser à la rage du général Des Essarts quand il verrait bientôt le plus beau du spectacle, la canne triomphante volant et tourbillonnant dans l'azur.

Arrivé en face des tribunes officielles, Trafouillard lança sa canne qui tournoya très haut, puis reprise fut relancée coup sur coup avant de reprendre des moulinets vertigineux.

C'est exactement lorsqu'il fut en face du général et que, tourné vers ses musiciens, Trafouillard faisait ses plus beaux effets qu'arriva la catastrophe, un de ces coups de la destinée qui changent la face du monde.

Un malheureux chien égaré, terrorisé par les cris, courait affolé à travers l'immense place Bellecour sans pouvoir en sortir, tous les côtés étant encadrés par des masses humaines. Chassé d'un bout de la place, il partait à fond de train vers l'autre extrémité, et là, pris d'une nouvelle panique il se précipita vers le centre, d'où s'approchait à pas rapides le régiment des coloniaux, avec sa redoutable mascotte en tête.

Un mauvais farceur dans la foule cria de toutes ses forces :

— "Vas-y ! Béhanzin ! . . . Attrape ce Bavarois !"

Le chien d'Afrique n'attendit pas un second commandement et partit comme un trait en avant sur la pauvre bête égarée, qui voyant venir l'attaque s'enfuit au hasard en faisant de grands cercles et des méandres inégaux, la queue entre les jambes et mêlant ses hurlements à tous les cris du peuple et à toutes les fanfares militaires. Sans savoir où il allait, ce chien affolé, tra-

qué, poursuivi par Béhanzin vint se jeter stupidement dans les grandes jambes de Trafouillard au moment où celui-ci lançait sa canne plus haut que d'habitude pour émerveiller le général.

En un instant, une chose affreuse, stupéfiante, scandaleuse, une profanation des rites sacrés, se produisit, qui brisa, aux yeux des Lyonnais le charme et la mystique de ces cérémonies grandioses.

Voici ce qui arriva.

Béhanzin allait attraper le fuyard, quand le chef de musique, qui à ce moment-là regardait sa canne qui montait au ciel, trébucha sur les deux chiens, vira et chancela, se balançant les bras étendus comme pour chercher un point d'appui dans le vide, et n'en trouvant pas se mit à sauter, à danser sur place, piétinant des queues, des pattes et des oreilles, et perdit son képi qui faisait des pirouettes en s'enfuyant. Malgré les prodiges d'adresse de ses grandes jambes qui s'écartaient comme un compas, le haut tambour major perdit son équilibre et tomba sur ses chiens. Sa canne aussi tomba avec un bruit de ferraille cassée, frappant si durement le sol que sa tête dorée se sépara, rebondit et roula comme une boule de feu entre les pattes des chevaux de l'état major. Le blanc coursier de parade du général se cabra, sauta, fit un grand écart pour éviter ce boulet flamboyant, et faillit désarçonner son noble cavalier.

Après quelques instants où Trafouillard courut à quatre pattes dans la poussière, comme autrefois dans la brousse africaine, il se redressa, retrouva sa ligne verticale et son Képi qu'il rajusta crânement sur l'oreille. Puis avec sa souplesse et son élégance habituelle il enjamba les deux bêtes

enchevêtrées qui se déchiraient à coups de griffes et de dents, et avec le plus grand calme il se baissa, ramassa d'une main sa canne décapitée, tandis que de l'autre main il empoignait Béhanzin par le collier et avec toute la dignité possible dans cette fâcheuse circonstance, il le traîna après lui, au risque de l'étrangler, pour donner le temps à l'autre cabot de disparaître.

La musique s'était arrêtée; elle avait hésité, tremblé, chancelé et basculé comme son chef. La mesure perdue, le pas de marche détruit, tout le régime subitement angoissé se demandait ce qui arrivait.

La cérémonie était gâtée; le prestige des petits "marsouins" perdu.

Alors, le haut tambour-major se redressant de toute sa taille, levant la tête fièrement, lança un regard électrifiant à ses "enfants". Il leur fit retrouver le rythme de la marche en battant vigoureusement la mesure tout en traînant son chien et en faisant de nouveau tourner à toute volée son sceptre africain dont les cordons rouges, cassés, dénoués, effilochés, volaient autour des sculptures primitives, grimaçantes comme des chevelures de démons.

La foule qui pendant ces minutes affreuses était restée muette de peur, consternée, paralysée d'angoisse se mit alors à applaudir frénétiquement le vaillant Trafouillard, à rire, à crier, à lui lancer des fleurs, des mouchoirs, des bonbons. Dans son admiration enthousiaste la foule hurlait de joie et suppliait l'imperturbable tambour-major de relâcher Béhanzin qui traîné par son collier tirait une langue de pendu. Le héros fut enfin sensible à ces appels et laissa son chien reprendre son souffle et se sauver honteux dans les rangs, tandis que la "clique" reprenait son

allure triomphante qui avait toujours enivré les spectateurs.

Le général Des Essarts n'avait pas perdu l'équilibre lorsque son cheval avait bondi par-dessus ce boulet d'or qui lui arrivait entre les pattes. Remis de sa surprise, il partit d'un grand éclat de rire et au milieu de tout le bruit, se tournant vers son escorte pour se faire entendre il cria :

— "Voilà un brave que j'aime ! . . . L'aplomb et le sang-froid sont d'anciennes vertus militaires . . . Tonnerre de sort ! je veux serrer la main de ce vieux briscard et connaître un peu son chien qui a du cran aussi, comme lui ! . . . Sans blague, c'est une bête qui pourra servir ! . . . Le chien de guerre, comme le chien de police, j'ai déjà pensé à cela."

Puis, le général, tout en suivant distraitement des yeux la revue, expliqua ses idées aux officiers qui l'entouraient.

— "Oui ! les beaux uniformes s'en iront et les belles parades aussi ! — Oui ! je vois la guerre prochaine et je regrette qu'il y ait encore tant de gens qui ne la voient pas venir. Il faudra se battre en haillons et dans la boue. Les fils de fer barbelés et les tranchées exigeront des costumes plus sobres et plus résistants . . . Et toute la technique, tout l'outillage devront être changés . . . Mais nous aurons toujours besoin de solides gaillards comme celui-là qui ne se lamente pas sur son bâton de tambour cassé et qui après une culbute magistrale dans la poussière, se relève crânement et continue à marcher sans perdre le nord . . . ni la cadence !"

Son état-major l'écoutait en silence tandis que la revue continuait. Après la charge finale des cuirassiers, le général Des Essarts passant devant ses magnifiques troupes, immobiles maintenant et rangées en carrés serrés, les salua d'un air grave, presque triste. Lui qui prévoyait la venue prochaine

des grandes guerres modernes, avait-il à ce moment conscience que ce ridicule incident des chiens, qui avait amusé la foule, était un signe néfaste annonçant la fin d'une glorieuse tradition, d'un bel héritage du passé, de tout ce cérémonial dans la religion de l'armée, et qu'au fond il regrettait ? — Oui il regrettait maintenant ce passé dont les derniers vestiges de luxe et de beauté allaient disparaître pour toujours. Pensait-il que cette revue, cette fête militaire gâtée par un mauvais augure était la dernière pour ceux qui y avaient assisté ? que peut-être ils seraient tous appelés bientôt à une autre mise en scène plus sinistre et plus sombre, à la lugubre marche de la guerre et de la mort ?

Trois mois après, au début de la guerre de 1914, le général Des Essarts en costume de couleur de terre, entouré de quelques officiers vêtus aussi sobrement, était arrêté au bord d'une route de Lorraine, regardait avec inquiétude de Lorraine et regardait avec inquiétude les côteaux d'alentour. Le soir approchait et la brume s'étendait comme un voile léger sur les sombres pentes de sapins. Nous sommes cernés, dit-il . . . Ces bois sont occupés par les Allemands qui chercheront demain à passer par ici. Il faudrait les tourner cette nuit et les attaquer par derrière . . . Mais qui fouillera cette forêt pour trouver le passage sûr ? . . . Ah ! mais j'y pense ! Allez me chercher Tra-fouillard et son chien . . . Ils n'ont pas froid aux yeux ceux-là et savent explorer la brousse.

Le vieux sergent, ancien tambour-major caché avec toute une compagnie dans un creux abrité, arrive devant son général et salue. Ayant été transféré dans un régiment d'infanterie de ligne, il porte maintenant l'uniforme avec képi et pantalon rouges. Sur sa poitrine il a toujours toutes ses mé-

dailles et sur les manches de sa veste il porte ses larges galons d'or et ses nombreux chevrons.

— "Vois-tu, mon brave, nous sommes dans le pétrain, lui dit l'officier supérieur, qui par le costume, en comparaison, semblait un ouvrier en bras de chemise, un chemineau appuyé à un vieux mur. Mais on peut sortir du piège continua Des Essarts et y mettre les Prussiens à notre place. Toi, qui en Afrique a appris à te glisser à travers les forêts vierges, à te faufiler, à t'infiltrer dans les bandes ennemies, va voir de ce côté, si on peut encore passer et reviens vite nous le dire. Tu dois traverser les lignes allemandes . . . Ah ! ces pantalons rouges, vraiment ce n'est pas pratique . . . c'est visible comme des coquelicots dans les blés . . . Tiens ! prends au moins ce manteau brun pour te cacher un peu mieux.

— "Non ! merci, mon général, c'est trop lourd et encombrant. Et puis, voyez-vous, s'il faut y rester, on aime se faire voir en beau à la mort et ne pas lui cacher ses galons."

Le vieux sergent partit aussitôt, accompagné de son chien fidèle et disparut dans les bois.

On attendit avec inquiétude en se tenant soigneusement caché. On écoutait et tout d'un coup, au loin, éclatèrent des coups de fusils . . . Puis encore un long silence . . . Enfin au bout de deux heures, Béhanzin ensanglanté, traînant avec peine une de ses pattes d'arrière, sortit d'un fourré et vint s'affaisser au bord de la route. Une carte militaire roulée était ottachée à son cou. On la détache, on la déplie, et l'on y voit tracée au crayon une indication de chemin pour sortir du piège où les Allemands croient avoir pris tout un régiment français.

On attendit la nuit noire et alors, en silence les soldats se mirent en route à travers bois.

Mais le général posa son doigt sur un point de la carte et dit à quatre brancardiers :

— "Il doit être là . . . Béhanzin est blessé, mais il peut encore nous conduire jusqu'à lui . . . Il faut le ramener . . . Tonnerre de sort ! je veux le revoir, ce brave Trafouillard, même si ce n'est que pour placer ma plus belle décoration sur sa poitrine . . ."

Le lendemain, à l'aube, les Français attaquèrent et après un très vif combat, un colonel Prussien avec un millier des siens furent faits prisonniers. Amené devant le général Des Essarts, cet officier allemand, tout surpris, lui demanda comment il avait su manoeuvrer dans l'obscurité pour gagner une victoire si rapide et si complète.

Alors le général français lui montra un brancard par terre, près de lui, sur lequel était couché un homme de très grande taille, au bel uniforme déchiré et couvert de boue. Le visage du blessé, encadré d'une superbe barbe rousse était pâle mais souriant. A côté de lui se tenait un beau chien noir, portant comme son maître des bandages ensanglantés.

— "Voilà, dit le général, ceux qui nous ont sortis du trou où vous nous teniez . . . Ils sont saufs, Dieu merci . . . Il faut se souvenir de ce qu'ils ont fait et étudier par l'exemple de ce chien intelligent comment à l'avenir dans les manoeuvres d'armée on pourra se servir d'autres animaux que de chevaux."

Alors, d'une voix brève, il commanda à ceux qui l'entouraient de se mettre en rang et de présenter les armes. Il se plaça devant le brancard, salua le blessé et lui dit :

— "Sergent-major Trafouillard, nous te ferons une plus belle cérémonie une autre fois. Nous n'avons ici ni galons, ni médailles pour te décorer. Mais voi-

ci ma petite rosette rouge, la seule parure que je porte sur mes vêtements incolores. Pour ton action héroïque tu es promu au grade de lieutenant et d'officier de la Légion d'honneur."

Le général s'agenouilla, épingla sa rosette sur la veste du vieux brave. De son épée nue il fit le signe consacré et posa un baiser sur chaque joue du blessé.

— "Il ne faut pas oublier Béhanzin", murmura Trafouillard.

— "Il aura aussi ses galons, répondit Des Essarts, et sera cité à l'ordre du jour des armées."

— "Je lui ai refait son éducation, expliqua le blessé et il a bien profité de mes leçons depuis son indigne conduite à la revue de la place Bellecour à Lyon, où il me fit ramasser une formidable bûche juste devant vous, mon général."

— "Et qu'est-ce que vous lui avez appris demanda l'officier allemand ?

— "A ne pas courir comme un enragé sur l'ennemi, mais à être plus malin que lui, à le chercher, à le flairer de loin et à venir nous faire comprendre où il se cache . . . C'est Béhanzin qui a fait toute la besogne, je n'ai eu qu'à lui montrer les sentiers à explorer, à l'attendre, et à le suivre. Mais, je suis trop grand et vos sentinelles ont vu sans doute bouger mon képi rouge entre les arbres . . . Vous aviez raison, mon général, les uniformes aux couleurs voyantes comme les trop grandes tailles et les barbes encombrantes ne conviennent plus à la guerre . . . Dans l'avenir il faudra ramper sous les branches avec des vêtements de toutes les teintes du sol et des feuilles."

— "Parfois le torse nu, la figure maquillée de noir et de gris comme les mineurs, ajouta le général. Etre invisible pour être terrible; seule manière de surprendre et de vaincre les machi-

nes de toutes les sortes qui monteront les côtes, casseront les arbres, démoliront les murs et bondiront par-dessus les fossés mieux que les chevaux de nos cavaliers . . . Il y aura d'autres machines encore dans l'air, sous la mer, sous la terre, que seul un homme isolé, mais invisible pourra détruire . . . Mais Trafouillard, nous aurons quand même besoin de beaux géants comme toi, avec ton allure, et des barbes imposantes pour conduire les troupes victorieuses quand elles défileront sur l'avenue des Champs-Élysées . . . Et puis les gaillards de ta trempe sont faits pour entraîner les autres, pour leur faire lever la tête et les électrifier, les remettre au pas de marche . . . de marche triomphante malgré les ac-

cidents et les dégringolades comme tu nous l'as si bien démontré sur la place Bellecour lorsque tu as remis ton régiment en route avec ton bâton africain . . . Et puis, il faudra toujours de belles et grandes cérémonies pour glorifier ceux qui se sont dévoués comme toi, mon brave Trafouillard.

— Et comme Béhanzin, acheva le vieux chef de clique . . . Si la nation honore un bon serviteur comme moi, qu'on n'oublie pas ce plus humble serviteur, ce chien du tambour-major qui dans cette occasion nous a tous tirés d'affaire et nous a permis de mettre les Prussiens à notre place . . . dans le pétrin, comme vous le demandiez, mon général !

(Tous droits réservés.)

LE COURRIER DES LETTRES

Roger Duhamel

Nos concitoyens de langue anglaise, héritiers d'une culture très différente de la nôtre, vivent néanmoins dans le même pays que nous, ils regardent les mêmes paysages, ils subissent les mêmes événements collectifs, ils doivent se soumettre à des expériences analogues, sinon identiques. Il doit donc être particulièrement piquant pour l'observateur de noter leurs propres réactions et de les comparer aux nôtres. On s'étonne dès lors que le lecteur canadien-français, même s'il se flatte d'une culture au-dessus du vulgaire, marque aussi peu d'intérêt, aussi peu de curiosité, pour la production littéraire de langue anglaise. S'il connaît le nom de Mazo de la Roche et de Stephen Leacock, s'il a lu **Two Solitudes** et **Earth and High Heaven**, s'il sait que W. H. Drummond est un poète d'un certain mérite, son appétit intellectuel ne le pousse pas à entrer dans l'intimité d'écrivains canadiens avec lesquels il aurait avantage à pratiquer des échanges réguliers.

Non que je tienne la littérature anglo-canadienne pour remarquable. Elle s'est jusqu'à maintenant révélée timide, conformiste, amie de la tradition; elle a trop exclusivement emprunté ses thèmes d'inspiration à l'histoire, redoutant de s'aventurer dans les grandes avenues de la psychologie humaine. Le Canada anglais attend encore son

Charles Morgan et son Somerset Maugham, son Sinclair Lewis et son John Dos Passos — tout comme nous attendrons sans doute longtemps notre Claudel et notre Mauriac, notre Gide et notre Giraudoux. Bref, les écrivains anglo-canadiens ont peut-être manifesté, plus que nous-mêmes, la crainte de faire du neuf. S'ensuit-il qu'il faille nous désintéresser de leurs efforts? Ne pas ouvrir leurs livres? Ignorer leur existence? J'estime que ce serait une grave erreur d'agir ainsi.

C'est parce que je suis convaincu de la nécessité et du bénéfique réciproque de relations intellectuelles plus suivies que j'ai lu d'affilée le dernier cahier des **Gants du ciel** que son directeur, Guy Sylvestre, a consacré à la poésie canadienne-anglaise. Il a fait appel à des professeurs canadiens comme E. K. Brown et Northrop Frye, Pelham Edgar et W. E. Collins, E. J. Pratt, A. J. Smith et Roy Daniells, grâce auxquels nous connaissons mieux des poètes comme Lanpman, Duncan Scott, Campbell, Edwin John Pratt, Arthur Smith, Dorothy Livesay, Klein, Birny et Finch. Le panorama est forcément incomplet, mais tel quel, il représente, à ma connaissance, l'effort le plus sérieux en vue de combler une déplorable lacune. Un cahier analogue sur le roman canadien-anglais complètera, l'an prochain, ce début d'information.

De plus en plus, des intellectuels de langue anglaise s'intéressent à la vie canadienne-française; des études paraissent dans les revues, des livres sont publiés. Cette curiosité de bon aloi ne doit pas demeurer unilatérale. Pourquoi dresserions-nous de ridicules murailles de Chine dans notre pays? J'apprécie hautement ces quelques lignes liminaires des **Gants du ciel**: "Deux groupes ethniques héritiers des deux plus grandes cultures de l'Occident vivent côte à côte au Canada depuis près de deux siècles et ne se connaissent encore que très peu et très mal. Alors que les intérêts matériels peuvent diviser les nations, les intérêts supérieurs de l'esprit peuvent les conduire à une unité respectueuse des diversités légitimes. Ces échanges d'idées qu'un Valéry et un Eliot réclamaient depuis longtemps entre les grandes nations, sont essentiels dans un pays comme le nôtre, car la division des esprits et des cultures est toujours génératrice de conflits; l'heure est venue de travailler au rapprochement des cultures canadiennes en vue d'assurer à la patrie une unité harmonieuse, riche de particularismes féconds. Image de l'Occident, le Canada ne doit pas être un pays du monologue, mais du dialogue". C'est dans cette voie seule que l'unité nationale n'est pas un mythe ou une anticipation nébuleuse. Le dialogue anglo-français au Canada peut ainsi devenir un instrument de perfectionnement intellectuel.

x x x

Un jeune homme qui a beaucoup de talent, Eloi de Grandmont. Qui est poète, par surcroît. Qu'on ne se récrie pas: je sais bien que certaines gens ne vibreront pas à des vers qu'ils chercheront vainement à comprendre. Mais est-ce bien le lieu de comprendre? Ne

serait-il pas plutôt de s'abandonner au rythme d'une inspiration parfois déconcertante, j'en conviens, riche néanmoins d'implications multiples, de directions possibles, à peine esquissées? Les recherches contemporaines ont attiré de Grandmont, il a voulu s'écarter des sentiers battus, et il nous offre le **Voyage d'Arlequin** (Les Cahiers de la file indienne). On aurait décidément mauvaise grâce à le lui reprocher.

Il n'est plus question de porter son coeur en bandoulière. Finies les tristesses pâmées! La vie est là, qui nous attire à elle et nous veut retenir. Pourquoi refuser cet appel? C'est le triomphe de la joie:

La joie est rouge devant nous,
Comme une pomme, et difficile
A saisir de la main. Pourtant
Nous voilà tous incalculables.

Nous voilà bien multipliés
Par la joie. La senteur du calme
A libéré notre plancher.
Nous gonflons d'air pur la musique.

Allons tendre nos bras nouveaux,
Entre inconnus, pour entreprendre
La danse de la pomme en feu,
Une danse rouge de joie.

Le poète n'appuie jamais sur ses effets; il préfère les laisser deviner. D'où un dialogue qui ne laisse percevoir qu'une voix nette et discrète, qui ne s'impose jamais et n'éclate pas en fanfare. Les sentiments ne sont pas si simples qu'on les puisse aisément cataloguer. Des sentiments? Non pas, des impressions fugaces, à peine ressenties, suffisantes à déclencher l'ébranlement et nourrir le goût d'évasion vers ailleurs. Comme tout apparaît facile dans un monde où les dimensions ordinaires sont abolies! Le bonheur est

à portée de la main, il n'est que de le saisir :

Mes mains sont si pleines de roses
Que j'improvise le bonheur.
Plénitude des portes closes
Et des bras tombant de douceur.

La fenêtre, à pas lents, s'avance
Dans le ciel. Tout comme un bateau
Nouvel et incertain qu'on lance.
Enfermez-moi dans le château !

L'hiver viendra laver la terre.
Et, sur les meubles du printemps,
On posera, la main légère,
Des pots de fleurs dans tous les
[champs.

Qu'on ne vienne pas prétendre que cette poésie est abstruse. Elle possède au contraire la limpidité du cristal; et ses mille éclats réfractés. **Le Voyage d'Arlequin**, c'est un peu la promenade d'un jeune poète autour de sa chambre où il a toutefois pris soin d'ouvrir toutes grandes les fenêtres pour plonger ses regards sur un univers qu'il découvre à nouveau, aussi neuf qu'au premier jour de la création. Eloi de Grandmont a des dons authentiques; il serait bien dommage qu'il les galvaudât dans des entreprises futures où la bizarrerie recherchée l'emporterait sur l'originalité vraie. A certains signes, il côtoie l'écueil, mais je le sais assez intelligent, je le devine déjà assez maître de son talent, pour ne pas céder à de vains mirages.

Des illustrations de Pellan ornent ce cahier soigneusement édité. Elles étonneront sans doute par une audace qui ne correspond pas à la facture des vers et qui, avouons-le honnêtement, y ajoute fort peu de chose. Ce n'est pas dire que Pellan n'est pas magnifique-

ment doué, mais beaucoup de richards dilapident inconsidérément leur fortune.

Je ne connais, du poète Gilles Hénault, qu'un fragment de poème sur la roue, paru jadis à **la Nouvelle Relève**. Son **Théâtre en plein air** (Les Cahiers de la file indienne) me semble une oeuvre inachevée. On y trouve le témoignage indiscutable d'un talent robuste et original, mais d'un talent qui se cherche encore, hésite sur son orientation. Il se peut que je m'abuse et je ne livre ici qu'une impression subjective; libre à chacun d'en juger différemment. Hénault est assez riche de promesses qu'on puisse s'accorder le luxe de se montrer exigeant.

Si j'avais à définir cette poésie d'un seul mot, j'écrirais : émerveillement. Le poète s'émerveille au spectacle de l'univers et il tend à le posséder, d'une étreinte fraternelle et élémentaire, avec autant de ferveur absolue que la Suzanne giralducienne régnait sur son île perdue du Pacifique. Joie de la découverte, assouvissement allègre de la conquête. Poésie cosmique, si l'on entend par là qu'elle vise à dépasser les conjectures, qu'elle se délie de toutes les bandelettes des habitudes acquises, qu'elle se dépouille, comme d'un vêtement trop serré, des servitudes terrestres.

Vivre nu sur les plages du temps !
Et que s'écoule inlassablement le
[sable
au sablier de la mer !

Comme pour Eloi de Grandmont, les fadeurs sentimentales n'ont aucune prise sur Gilles Hénault. C'est l'appel du large qu'il lui faut et la mer lui est une compagne. C'est là qu'il écoute, dans le silence de son être, la forêt bruissante des tumultes universels.

L'être humain n'existe pas, ce n'est qu'un galet sur les dunes infinies. Il se confond avec la nature dont il n'est qu'un aspect changeant et insaisissable. Témoin ce début de "la belle au bel amour dormant" où l'on perçoit de lointains échos valéryens :

Ah ! jeune femme ou fille
Par l'amour en amante changée
Que vainement le faune possède,
[lie et délie

Dans la secrète communion de la
[chair,

Terrible jeune femme ou fille sans
[nom

Mais non sans visage pour désoler
insatisfait

Le faune plus perdu parmi ton être
[divers

Que parmi l'ample forêt de troncs et
[de songes

Parce qu'il te voyait, dormante, à la
[mesure de son désir

Et que te voilà dressée simple et nue
A la porte d'un Eden insoupçonné.

Haschisch, pavots exténuants,
[cavalcade

Au carrefour du jour et de la lune

Les cheveux dans le fleuve des
[comètes

Et le corps aux abois, si proche de
[mourir de n'être

que le signe et le souffle et le sang
[et l'ombre

d'une Ombre dans le miroir.

Il faudra juger Hénault à d'autres oeuvres où s'affirmeront des dons déjà étonnants. Il est sans conteste l'un des espoirs les plus solides de la jeune poésie canadienne. Il n'aura jamais à renier sa mince plaquette qui lui vaut des titres à l'attention amicale du public lettré.

Médecin, député, journaliste, fonctionnaire, archéologue, cartographe, Joseph-Charles Taché est aussi un littérateur, plus précisément un conteur. Habitué de l'arrière-boutique de Crémazie, il a fait partie de ce groupe qui, au milieu du siècle dernier, s'est adonné à la tâche de nous doter d'une littérature nationale. Il n'était pas le plus doué et, au surplus, ses occupations multiples d'homme d'action ne lui ont pas permis de faire oeuvre d'art. Ses récits constituent néanmoins une documentation précieuse pour quiconque désire connaître notre passé autrement que par la relation des batailles et les dénombrements démographiques.

La Collection du Nénuphar, qui vise à réunir les textes des meilleurs auteurs canadiens, se devait de retenir les **Forestiers et Voyageurs** (Editions Fides). Une brève préface de Luc Lacoursière facilite l'accession du lecteur contemporain à une oeuvre qu'il serait regrettable de voir sombrer dans un injuste oubli. On n'y prendra pas un plaisir délicat, car il arrive souvent à Taché d'écrire à la va-comme-je-te-pousse. Ces pages fourmillent cependant d'observations justes sur des aspects aujourd'hui peu connus de la vie d'autrefois. Car le Canadien français a été jadis un indomptable voyageur qu'on retrouvait dans les endroits les plus reculés de l'Amérique; il n'est pas de rivière qu'il n'ait sillonnée, il n'est pas de montagne qu'il n'ait gravie, il n'est pas de plaine qu'il n'ait parcourue en tous sens.

Dans ce besoin de dévorer l'espace, point question de tourisme, cette forme confortable et bourgeoise du voyage. Dans son introduction, Taché prend soin de préciser l'acceptation canadienne du terme voyageur. "Le voyageur canadien est un homme au tem-

pérament aventureux, propre à tout, capable d'être, tantôt, successivement ou tout à la fois, découvreur, interprète, bûcheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier. Il possède toutes ces qualités, **en puissance**, alors même qu'il n'a pas encore eu l'occasion de les exercer toutes". Aux forestiers et surtout aux voyageurs, Taché consacre des pages empreintes d'authenticité, car il a connu personnellement leur vie, il s'est mêlé à eux et il a participé à leurs expéditions hardies.

C'est dans une intention analogue d'évoquer le passé qu'on vient de rééditer des **Contes d'autrefois** (Beauchemin) où sont réunis quelques-uns des plus célèbres récits de Louis Fréchette, d'Honoré Beaugrand et de Paul Stevens. Le premier a connu une gloire tapageuse de poète national, mais la postérité préfère retenir ses **Originiaux et Détraqués**, où, dans une langue simple et directe, sur un ton volontiers blagueur, il retrace non sans humour des types d'anciens Canadiens d'une bizarrerie achevée. Beaugrand, mieux connu comme journaliste et polémiste, a également fait revivre des coutumes et des superstitions du passé avec beaucoup de verve. Malgré son nom, Paul Stevens était un Belge installé au Canada et qui s'est lui aussi intéressé à nos légendes.

Ces différents contes ont paru autrefois dans l'**Almanach du Peuple**. Il est assurément heureux qu'on les ait réunis en volume et surtout qu'on ait conservé les dessins d'Henri Julien qui, comme ceux de Massicotte, font à jamais partie de notre iconographie populaire et fixent dans la mémoire de notre population certains traits de la vie canadienne au XIXe siècle.

L'intérêt de Marius Barbeau pour les diverses manifestations de nos arts

paysans est sans bornes. Au cours d'une carrière laborieuse et déjà longue, il a amassé une somme incroyable de renseignements pour le bénéfice du Musée national du Canada. Loin de se contenter de mémoires enfouis dans des rapports d'archives, sa bibliographie révèle un très grand nombre d'ouvrages, d'étendue et d'intérêt variables, sur les survivances artisanales et notre trésor folklorique. Il vient d'enrichir cette collection d'une étude très bien venue sur la **Ceinture fléchée** (Editions Paysana).

Le profane se demande probablement non sans inquiétude comment il est possible de grouper autant d'informations sur un sujet, somme toute, assez mince. Il n'est que de lire ce petit volume bourré de renseignements pour se rendre compte comment un spécialiste doublé d'un homme de culture générale peut souligner l'intérêt véritable, d'un point de vue folklorique, d'une modeste production de notre terroir. De très habiles tisseuses parviennent à fabriquer des ceintures et des jarretières tressées d'un dessin original et soigné. Cette maîtrise remonte très loin et M. Barbeau s'applique à en retracer les origines, en compulsant les vieux documents, en reproduisant même à notre intention des pièces précieuses qui, sans lui, nous seraient à jamais demeurées inconnues. Pour celles qui souhaitent renouer avec le passé, il ajoute même des indications pratiques dont je ne suis évidemment pas en mesure de confirmer la valeur technique.

A l'occasion du trois centième anniversaire de sa naissance, Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi, a été l'ancien dernier l'objet de plusieurs cérémonies commémoratives. On a voulu avec raison fixer dans l'esprit de nos contemporains le souvenir du premier Canadien de naissance dont le nom figure à juste titre dans l'histoire universelle.

De ces diverses célébrations, la plus durable comme la plus opportune, c'est sûrement la réédition de la biographie que lui consacrait au début du siècle Ernest Gagnon. Son étude biographique et historiographique, comme il l'appelait lui-même, a forcément vieilli, mais elle renferme néanmoins une documentation très précieuse et elle demeure le travail le plus approfondi que nous possédions sur le sujet. On se reportera encore longtemps à ce **Louis Jolliet** (Beauchemin). J'écarte délibérément le **Né à Québec** de mon ami Alain Grandbois, ouvrage remarquable et trop peu connu, dont l'on aurait dû parler davantage, mais qui ressortit plus au domaine de la création artistique, de la reconstitution d'ensemble où le héros n'est qu'un prétexte, que du patient et méthodique labeur historique.

Pour écarter la patine des années, on a eu l'heureuse inspiration de confier au R.P. Adrien Pouliot, s.j. le soin d'opérer les retouches nécessaires et surtout de tenir compte des documents d'archives dont l'auteur en son temps n'avait pu bénéficier. Des annotations et des illustrations bien choisies complètent la quatrième édition. Nous avons donc en mains un ouvrage qui répond à toutes les exigences scientifiques et qui contribuera à faire mieux connaître la figure d'un découvreur de grande classe. Présentant cette oeuvre au public, en 1901, Thomas Chapaïs, qui n'était pas encore sir Thomas, pouvait écrire ces mots qui demeurent vrais : "Elle contient beaucoup d'inédit, puisé aux meilleures sources, et atteste une érudition sûre. Elle satisfait le légitime désir de savoir que possède tout lecteur sérieux." Si l'ouvrage, par ses dimensions matérielles, peut rebuter l'ami superficiel des livres, il fera la joie de ceux qui ne redoutent pas de consentir un effort simplement récompensé pour acquérir

des connaissances sur l'un des fastes les plus grandioses de la race française en Amérique.

* * *

La guerre, plus exactement la participation des Canadiens au conflit mondial, a suscité comme il se devait quelques ouvrages documentaires dont l'intérêt risque de s'atténuer, au fur et à mesure que nous nous éloignons des années terribles et que nous voulons oublier le tumulte des armées dressées les unes contre les autres. Ce serait néanmoins une injustice que d'oublier ceux qui ont risqué leur vie — beaucoup l'ont même à jamais perdue — dans une formidable mêlée dont il demeure toujours loisible de discuter les tenants et aboutissants, à condition toutefois de ne jamais perdre de vue que l'héroïsme nous commande toujours l'admiration sans réserve. Cela seul importe pour nous qui n'avons pas à discuter ici du bien-fondé de la guerre elle-même, non plus que des motifs de notre participation. Ce qui nous retient, c'est le fait que de nos compatriotes ont vaillamment combattu pour un idéal qui leur était cher et qu'ils n'ont pas lésiné sur leurs sacrifices. D'un point de vue humain, voilà l'essentiel.

Les journaux nous ont rapporté dans le temps les faits d'armes du major Pierre Sévigny. Ce militaire a payé sans compter de sa personne, il s'est conduit comme un héros. Il est revenu dans son pays convert de blessures et chargé d'honneurs; ceux-ci ne rachètent pas celles-là, mais ils lui permettent peut-être de songer avec quelque réconfort que sa bravoure n'a pas été vaine. Il a voulu, pour le bénéfice de ceux qui n'ont connu que de loin le drame où il était si profondément engagé, raconter ses aventures. C'est le débarquement, c'est Falaise, c'est la

Belgique, c'est la Hollande, c'est l'Allemagne : douloureux pèlerinage à travers l'Europe occupée, qu'il s'agissait de libérer de ses oppresseurs.

Sévigny n'est pas un écrivain de race et n'y prétend pas. Il écrit simplement, en témoin oculaire, en acteur mêlé de très près à tous les événements dont il fait la relation. **Face à l'ennemi** (Beauchemin) n'est pas de la grande histoire. L'auteur-soldat ne tend pas à se substituer à l'historien; il lui fournit néanmoins des témoignages authentiques dont il y aura lieu de tenir compte.

Les **Souvenirs de guerre** de Charles Miville-Deschênes sont d'une autre encre. Le militaire plongé dans l'ardeur des combats cède ici la place à l'officier de liaison de l'Aviation royale canadienne. Journaliste de métier, devenu correspondant de guerre, il suit sans doute de près les événements sans y participer avec la même intensité. Aussi ne cherche-t-il pas tellement à nous donner l'impression de la vie aux armées que de noter les multiples à-côtés de la vie des pays récemment libérés par les troupes alliées. Le reporter trouve partout ample pâture à sa curiosité et nous lisons sous sa plume des anecdotes et des tableaux rapidement enlevés dont nous aurions tort de mésestimer le prix. Un petit livre écrit sans aucune prétention et qui nous restitue une atmosphère que beaucoup d'entre nous n'auront pas connue, mais dont personne n'a le droit de se désintéresser.

X X X

De tous les pays de l'Amérique latine, le Brésil jouit assurément de la cote d'amour au Canada. Plusieurs Canadiens y font des séjours prolongés et comme, jusqu'à maintenant, on a eu la sagesse d'y déléguer des Canadiens qui excellent dans la discipli-

ne de leur choix — un Philippe Paneton, un Pierre Dansereau, un Jacques de Tonnancour, pour ne citer que les plus connus — il va de soi que l'élite brésilienne se fasse de notre pays, de notre culture et de nos oeuvres intellectuelles, une image flatteuse pour nous. Nous en sommes surtout redevables à notre ambassadeur à Rio, Son Excellence Jean Désy, le parfait humaniste canadien de langue française, qui a compris que son rôle ne consistait pas seulement à rédiger de savants rapports à verser dans les filières de ses supérieurs hiérarchiques, mais qui s'emploie, avec la rayonnante énergie qui est sienne, à faire connaître notre pays au grand peuple auprès duquel il est accrédité.

C'est dans cet esprit que M. Désy réussissait à organiser, à la fin de l'année 1944, une exposition d'art canadien. Vaste entreprise, on l'imagine assez, et non moins louable initiative. Les Brésiliens ont eu l'avantage de connaître les meilleures oeuvres de nos peintres ainsi que des pièces d'artisanat et d'art folklorique. Révélation qui a fait sensation, si l'on parcourt les très nombreux articles de presse que l'exposition a suscités et que l'on a voulu grouper en un volume intitulé **Art canadien au Brésil**. On y constate que les journalistes et les critiques d'art de là-bas sont singulièrement informés de ce que nous faisons et qu'ils manifestent pour nos travaux un indéni- niable intérêt. A cette occasion, M. Désy a prononcé une allocution d'ouverture, dont l'on me permettra de reproduire ici le dernier paragraphe. Comme la grande majorité de nos lecteurs, je n'entends pas le portugais, mais je pense que ces quelques lignes sont parfaitement intelligibles : "Um fato é certo na historia de nossa pintura : sua variedade e sua evoluçao

constantes, sua procura do belo, sob formas que se renovam, sua vontade de se manter viva, evitando cristalizarse em um conformismo esterilizante. Uma pintura morta jamais podera ser

ressuscitada, e o artista criador se desvenda a si proprio ao fixar na tela a sua visao das coisas, que êle ilumina com a sua luz interior." Bravo, M. Désy, votre oeuvre vous survivra !



Dans le Courrier des Lettres de novembre, il sera fait mention, entre autres ouvrages, de **The French Canadian Outlook**, de Mason Wade; **Impasse**, de Serge Roy; **Les feux s'animent**, de Jean Blanchet; **Mission de femme**, de Marie Nille Pintal; **La vie aventureuse de Jacques Labrie**, de Paul de Martigny; **Montréal, ma ville natale**, d'Albert Ferland; **Essor vers l'azur**, de Georges Boiteau; **L'art vivant et nous**, de Gérard Petit; **La sagesse du Bonhomme**, de Robert Llewellyn.



REVUES ET JOURNAUX

Jean-Pierre Houle

Chacun a éprouvé de façon différente, à l'automne de 1939, la réalité, la monstrueuse actualité de la guerre. Pour nous qui étions éloignés du point de choc, les premières ondes nous sont parvenues élargies, faibles. Et puis un jour, oubliant le journal de la veille, fermant les oreilles aux nouvelles inquiétantes de la T.S.F. nous nous sommes arrêtés chez le libraire comme chaque semaine, depuis des années.

"Comment pas de journaux de Paris?" Aucune nouveauté? Et le Giraudoux que je vous ai commandé? Rien? Mais enfin que se passe-t-il?"

"La guerre, monsieur!" nous répondit le commis-libraire étonné, sans doute inquiet sur notre équilibre mental et tout prêt de nous considérer comme un personnage suspect, dangereux peut-être.

Pour plusieurs ce fut là certainement le signe, la preuve irréfutable que la folie avait une fois de plus gagné les hommes. Cette attaque contre la France, donc pour nous, contre la civilisation, nous devenait sensible dès l'instant que nous étions privés des aliments les plus humbles — comme les journaux — de cette civilisation. D'autres se sont sentis les victimes de Mars en détachant leur premier coupon de rationnement, — chacun sa manière.

Il fallut donc se rendre compte, accepter. Et de vieilles collections de revues promises à chaque ménage de printemps au regrattier ou à quelque

fonds de bibliothèque, prirent subitement une valeur énorme, devinrent des objets sacrés, manipulés avec d'infinies précautions, jalousement gardés de toutes mains profanes. Des numéros que l'on nous avait prêtés ne furent jamais rendus. De véritables raids furent dirigés sur des boutiques obscures avec l'espoir de compléter une collection. Pourtant rien d'aussi éphémère que le journal. L'édition de midi ou de cinq heures même si elle répète celle du matin, l'efface complètement. L'hebdomadaire échappe à peine à cette loi . . . La revue autre que le magazine a la vie plus dure; elle connaît parfois l'existence agitée ou paisible des livres de notre bibliothèque; en certains cas elle est un instrument de travail de grande valeur ou une source d'inspiration pour le conférencier pressé. Reconnaissons aussi que livres et journaux sont des occasions de perdre agréablement son temps et donnent l'illusion du travail. D'où, peut-être leur faveur auprès du public.

Mais revenons à la revue et au journal français dont la disparition à peu près complète de notre marché pendant cinq ans, nous a privés d'un plaisir, d'une joie, d'une nourriture pas toujours aussi saine que nous l'aurions désirée.

Cette revue et ce journal de Paris ont toujours connu chez-nous une vogue extraordinaire. Pourquoi? Avant tout parce qu'ils étaient de Paris. Notre engouement, notre admiration délirante pour tout ce qui vient de là-bas,

bibelots, bêtes et gens, sont légendaires. Engouement et admiration très souvent justifiés, parfois du dernier ridicule. Mais chez-nous le ridicule ne tue pas. Et si au temps du bon roi François Ier l'on pouvait dire : "faux comme un diamant du Canada", combien de fois nous aurions pu nous écrier : "faux comme un journal ou un artiste de Paris". Le colonialisme intellectuel en notre pays a été aussi tenace que l'autre. Les derniers vestiges cependant sont en voie de disparition. Ces réserves faites que l'on trouvera sans doute trop sévères, il reste que revues et journaux français peuvent être et sont dans la plupart des cas, un moyen de culture et c'est pourquoi leur disparition en ces dernières années, nous a été si sensible et leur retour si agréable. Il reste également que leur influence est certaine, indiscutable. Un examen de conscience rapide mais honnête nous apprendrait qu'ils ont inspiré nos goûts littéraires, — tel critique qui pouvait paraître très renseigné n'était que leur écho — qu'ils ont dirigé notre orientation politique d'une façon parfois néfaste, parfois comique en nous faisant adopter des partis, défendre des causes qui ne nous regardaient pas, déviant par là notre attention de nos propres problèmes. Tel qui se voulait nationaliste farouche était un abonné de l'**Action Française**; tel autre qui se voulait catholique libéral souscrivait à **Sept**; un troisième qui se donnait un vocabulaire politique audacieux, apprenait sa leçon avec **Marianne**. Pour les conservateurs et les pacifiques **La Revue des Deux-Mondes** apportait sa littérature pâle comme sa couverture.

Dès avant la guerre, les Français critiquaient sévèrement la presse parisienne et la libération a heureusement fait disparaître certains hebdomadaires. Nous ne voulons pas intervenir

dans le débat, mais les vrais amis de la France ont toujours déploré que certains de ses journaux la faisait connaître si mal à l'étranger, même chez-nous où pourtant, encore une fois, il existe un préjugé favorable.

Il ne saurait être question d'examiner ici tous les journaux et revues français qui nous parviennent — chaque semaine nous apporte 40 ou 50 périodiques de ton et de facture très divers — . Lors des premiers arrivages, mis en appétit par un jeûne de cinq années, nous prenions tout sans discernement, par ballots, ouvrant avec beaucoup d'émotion et de tendresse les numéros déjà vieux des revues dont nous avons été les fidèles lecteurs, parcourant avec une curiosité sympathique les nouvelles publications nées pendant la résistance ou depuis la libération. Mais la saturation vint assez vite; notre fringale apaisée nous constatâmes qu'en somme, très peu de revues et journaux présentaient un réel intérêt. Un choix s'imposait donc et nous avons réduit notre consommation à quatre ou cinq journaux, à deux ou trois revues. Nous ne dirons pas que nous avons été déçus car nous comprenons trop la situation actuelle de la France pour exiger de sa presse un relèvement immédiat. Les pages politiques ne nous intéressent guère et ce n'est pas à nous de décider s'il vaut mieux que la France ait une constitution qui lui assure un système législatif bi ou unicamériste.

Nous regrettons cependant pour la dignité des Lettres que certains périodiques croient pour juger de la qualité d'une oeuvre, devoir s'informer de la couleur politique de son auteur. Quelques-unes des vedettes sont disparues, — mortes ou mises sur la liste noire du comité national des écrivains; de nouvelles signatures — nouvelles

du moins pour nous — les remplacent de leur mieux. Dans presque tous les périodiques on s'alarme — et avec raison semble-t-il si l'on en juge par les grands prix de l'année dernière — à propos de la décadence du roman français. Et les romanciers américains comme Hemmingway, Steinbeck, Faulkner, Dos Passos, jouissent d'un très grand prestige, mérité d'ailleurs. Les hebdomadaires poursuivent toujours des enquêtes auprès des gens de théâtre ou des poètes. Ainsi les **Nouvelles Littéraires** publient une enquête sur le théâtre d'aujourd'hui, d'un très grand intérêt. On se préoccupe moins, depuis quelque temps, de la terrible maladie qui a sévi dans le monde des lettres : l'existentialisme. Le groupe de Jean-Paul Sartre qui a pour lui de réunir la plupart des écrivains vigoureux de la jeune génération, possède sa revue : **Les Temps modernes**. Parmi les autres revues, il faut retenir **La N E F** et la **Revue de Paris**.

Vous n'attendez de nous ni un catalogue, ni un palmarès. Les revues et journaux français, nous n'en doutons pas, amélioreront dans les prochains mois, leur facture générale. Ils offrent de tout; tout n'est pas à prendre, mais la moisson demeure encore assez riche. On lira par exemple, avec beaucoup de profit dans la N E F de juillet, une étude de Jean Paulhan sur Valéry, étude qui a pour titre : Un rhétoricien à l'état sauvage; dans la Revue de Paris de juin, un article fondamental de l'excellent écrivain anglais Charles Morgan : "L'Artiste dans la société". Dans la Revue de Paris encore, numéro de juin, une introduction à la Philosophie de Jean-Paul Sartre, signée Raymond Polin. Nous continuerons d'accueillir chaque semaine et avec un plaisir toujours renouvelé, les journaux et les revues de Paris. Nous ne leur demandons que de servir la cause de l'esprit, de la liberté et de maintenir intact, à l'étranger, le vrai visage de la France.

Echos & Nouvelles

Prix du Docteur Dubeau

Le docteur Léo Paradis, de St-Jean, s'est classé premier aux examens de la théorie pour le doctorat en chirurgie dentaire et a mérité le prix de \$25.00 appelé "Prix du Docteur Eudore Dubeau", fondateur de la Faculté et ancien doyen.

Voyage d'étude

Le docteur Claude Léonard, chef d'escadrille au C.A.R.C. licencié il y a un an — depuis lors au Children's Memorial Hospital à Montréal — s'en va faire un séjour d'un an au St. Louis Children's Hospital, St. Louis, Mo., pour y compléter ses études en pédiatrie.

Collège des Médecins et Chirurgiens de la Province

Le docteur L.-P. Laporte, radiologiste, secrétaire-trésorier de la Fédération des sociétés médicales de la province de Québec, a été élu par acclamation gouverneur du Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec; le docteur Edmond Piette, de Joliette, vient de se voir décerné le titre de spécialiste en chirurgie générale par le Collège royal de médecine et de chirurgie et il vient d'être élu gouverneur du Collège des médecins et chirurgiens de la province; le docteur Jean Mercille, surintendant médical de l'hôpital Ste-Jeanne d'Arc a été réélu, par acclamation, gouverneur du même collège.

Association du Barreau Canadien

Me Gérard Fauteux, c.r., a été réélu secrétaire honoraire de l'Association du Barreau canadien.

Institut de Diététique

La Faculté de Médecine annonce la nomination de Mlle Rachel Beaudoin au poste de directrice de l'Institut de Diététique et de Nutrition de l'Université. Mlle Beaudoin a fait ses études aux universités de Cornell, de Montréal et du Wisconsin et agissait comme professeur et assistante-directrice à l'Institut depuis 1942.

Chambre de Commerce de Montréal

La Chambre de Commerce du district de Montréal a tenu le 25 septembre, à Ste-Agathe-des-Monts, une journée d'études industrielles. Parmi les conférenciers invités, mentionnons: M. Jean Delage, Me Guy Favreau, Me Guy Merrill-Desaulniers, et M. Bertrand Boissonneault.

A la Compagnie Bell

MM. Léo R. Charron et J. Rolland Mongeau licenciés en sciences commerciales de l'Ecole des H. E. C. de Montréal, ont été nommés gérants des districts nord et est de la Cie de téléphone Bell du Canada.

Ecole des Beaux-Arts

Le capitaine Roland H. Charlebois a été nommé directeur de l'École des Beaux-Arts de Montréal.

Faculté de Droit

Le doyen de la Faculté de Droit Me Emery Beaulieu, a annoncé lors de l'inauguration des cours, que l'Université avait retenu les services de Me Jacques Flour de l'Université de Dijon comme professeur sur la théorie des obligations. Me Flour donnera ses cours dans le deuxième semestre de l'année universitaire.

Nominations

Le docteur J. A. Vidal a été nommé directeur de la lutte contre la tuberculose dans la province.

Le lieutenant-colonel Lucien Lalonde, O.B.E., E.D., a été nommé procureur régional de la Commission des Prix et du Commerce.

Conférencier invité

Me Huet Massue, M.E.I.C., a inauguré la série de conférences du congrès des chambres de commerce de la Province. La causerie de M. Massue s'intitulait: "Faits et statistiques en marge de l'éducation dans le Québec".

Au jeune Barreau

Les membres du jeune Barreau de Montréal ont reçu à dîner Me Marcel Poignard, bâtonnier du Barreau de Paris.

Collège des Pharmaciens

Le Collège des Pharmaciens célèbre cette année, le 75e anniversaire de sa fondation. Un concert et un grand dîner ont eu lieu les 24 et 25 septembre.

M. Louis Bourgoïn de retour

M. Louis Bourgoïn, directeur du centre des recherches de l'École Polytechnique, et délégué de l'Université de France auprès de l'Institut scientifique franco-canadien, est rentré d'un séjour de trois mois en France. Grâce à ses démarches, plusieurs professeurs français et canadiens seront échangés entre les deux pays respectifs.

Le docteur Albert Jutras, radiologiste, partira au début d'octobre pour la France; à Paris il assistera au congrès de radiologie; à l'Université de Montpellier, il ira préparer la voie à trois médecins canadiens: les docteurs Marcel Longtin, Jean-Louis Léger et Jean-Pierre Jean qui partiront bientôt pour cette université; à Bordeaux, il prononcera une série de conférences scientifico-médicales.

Le docteur Armand Frappier, directeur de l'Institut de Microbiologie et d'Hygiène de l'Université, se rendra à Paris pour représenter le Canada aux cérémonies du cinquantenaire de la mort de Pasteur en novembre. M. Frappier s'occupera également de raffermir les liens qui existent déjà entre l'Institut Pasteur et l'Institut de microbiologie de Montréal.

Me Fabio Monet, c.r.

Me Fabio Monet, c.r., a été reçu maître du 4e degré de l'ordre des Chevaliers de Colomb pour le district no 1 de la Province de Champlain.

MEMO

L'assemblée générale annuelle aura lieu
fin novembre 1946 à l'Université.

● Pour détails : Lire attentivement les circulaires de l'Association
et les communiqués aux journaux.

—□□—

● LE SOIR BANQUET —

Les dames sont cordialement invitées —

Pour détails : lire les journaux et circulaires de l'association.

—□□—

● ACQUITTER LA COTISATION le plus tôt possible.

Ne pas oublier le Fonds des Anciens.

—□□—

- LA CHRONIQUE ÉCHOS ET NOUVELLES est ouverte à tous les diplômés, à toutes les Associations de diplômés, aux facultés, grandes écoles et instituts universitaires. Les demandes d'insérer doivent parvenir à la revue, au plus tard, le 10 du mois qui précède la publication.

—□□—

- LA REVUE ACCUEILLE avec plaisir les articles et études que les diplômés lui font parvenir.